

bouche béante, puis à sa place un petit vieux tourné vers moi, sautillant avec sa houlette, couvert des pieds à la tête de peaux de bêtes flottantes. C'est sur une impression de ce genre que je me relève pour dessiner. Le visage du vieux, avec sa barbe pleine de lueurs brèves, se transpose, et il s'en dégage d'autres visages qui perdent au fur et à mesure leurs traits humains pour se faire pierres, plantes, bêtes, cristaux, écheveaux bizarres de formes, et de mois en mois ma chambre se remplit de ces frises, qu'une fois achevées j'épingle toujours plus haut sur les murs. Nulle intention dans ces images, non plus que dans les fragments écrits. Ce ne sont que des exercices, une sorte d'inventaire, je pratique là une espèce d'oisiveté aiguë, à qui il importe seulement de retravailler les images qui ont la propriété de surgir dans le noir de la force de mon imagination. Parfois seulement je les soumettais au jugement de Hoderer, Anatole ou autres amis de passage. Anatole, qui travaillait comme un possédé pour se maintenir à l'avant-garde de l'art moderne et ne voulait que des chefs-d'œuvre, cherchait en vain chez moi une valeur sûre, je devinais souvent à son regard qu'il tenait mon esprit pour dérangé. J'admettais d'ailleurs avec lui ce dérangement mental, je l'assumais pleinement, au mépris des conséquences. Anatole parlait du danger de se perdre. Mais je n'en étais pas encore là, j'avais encore le sens de l'actualité, des tâches quotidiennes, je continuais à gagner mon pain en fignant à longueur de journée les pavillons turcs, les dames en crinoline, les guirlandes de tulipes et les caravelles, je prenais des calques, je mettais au point les projets de couleurs pour les échantillons, les postais et passais le reste de la journée à mes recherches, aussi vaines que les jeux auxquels j'avais joué jadis dans les greniers et dans les caves. Amos, un peintre letton, me comprenait mieux. Il atteignait dans sa peinture et son graphisme à des effets raffinés de matière. Toute la différenciation et la complexité de son être apparaissait dans la richesse technique de ses gravures, dont une seule planche était souvent tirée à partir d'une vingtaine de plaques. Il se dissimulait par inertie derrière des surfaces décoratives, Anatole disait de lui qu'il était dommage qu'avec des traits aussi aigus et déchirés, il ne fit pas passer dans son art les expériences inscrites dans son visage. Il jugeait Amos selon sa propre règle inexorable, selon son extrême exigence qui dévastait jusqu'à sa vie privée. Il se détourna d'Amos,

puisque celui-ci se contentait d'arabesques et ne voulait que faire son chemin en virtuose. Amos travaillait selon l'humeur, en jouisseur. Il dormait longtemps, lisait, allait au théâtre, mangeait bien, et il y avait toujours dans son atelier bien chauffé, avec les journaux et les livres les plus récents, une jolie femme toujours nouvelle, souvent jeune, virginale, suspendue à lui avec admiration. Toute idée de détresse et d'exil était bannie de son atelier, non qu'il ne les ait éprouvés, mais par désir de ne plus trouver que du goût à la vie. On le voyait à ses mains aussi. Les ongles de ses doigts nerveux et fins se recourbaient en forme de serre, comme pour rafler ce qu'ils trouvaient. Le succès que cherchait Anatole était un succès chèrement gagné, payé de l'enjeu de toute sa vie, celui que voulait Amos était celui du bon goût, le résultat d'effets soigneusement calculés, par l'emploi des finesses et des dernières trouvailles artistiques. L'inutilité de mon travail, et ma répugnance à en faire part choquaient Hoderer. Pour lui qui s'était voué tout entier aux problèmes pratiques, aux problèmes à résoudre dans les faits, l'art aussi devait avoir une valeur d'usage. Je lui demandai pourquoi l'art n'avait pu se développer sous le socialisme, et lui rappelai Vertov, Eisenstein, Archipenko, Meyerhold, Wassilieff, Tatlin, Maïakowsky, dont les œuvres révolutionnaires avaient été traitées de décadentes et de formalistes. Il y avait d'autres tâches plus importantes, dit Hoderer. Il fallait armer le pays, nous voyons aujourd'hui combien cette politique était juste. La guerre alors déjà était inévitable, et les aspirations privées devaient céder le pas. Je ne vis pas en fonction de l'avenir, dis-je. Je vis aujourd'hui. Je ne veux pas me laisser mettre la guerre sur le dos comme une faute et me sentir mauvaise conscience d'y avoir échappé. N'est-il pas vrai que les gens au pouvoir se méfient toujours de la liberté d'expression? demandai-je. Les socialistes n'ont pas interdit l'art, ils l'ont simplement désamorcé, ils en sont revenus à la tradition de la peluche, du velours et de la dorure. Mais pour qui donc furent faites les expériences des années vingt? répliqua Hoderer. — Pour tous ceux qui voulaient réfléchir et changer leur vie, dis-je. — En dernier ressort, ce n'était qu'un passe-temps pour la bourgeoisie, dit Hoderer. Seuls les riches en profitaient. Eux seuls pouvaient se payer le luxe de lire des livres, d'aller au théâtre, au cinéma et au concert, et de courir les expositions. Contre la montée des périls, cet art n'était